A SHOWTIME® DOCUMENTARY FILM

OFFICIAL SELECTION
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

YUZU PRODUCTIONS PRESENTS

BECOMING CARY GRANT

A FILM BY MARK KIDEL

with the voice of **JONATHAN PRYCE**, written by **MARK KIDEL** with **NICK WARE**, editing **CYRIL LEUTHY**, cinematography **JEAN-MARIE DELORME**, music **THE INSECTS** and **ADRIAN UTLEY**, set designer **VALERIE VALERO**, archive researchers **JOAN COHEN**, **TIM JORDAN**, **EUGENIE GAUBERT**, editorial advisor **MARK GLANCY**, post-production editing **ANDREW FINDLAY**, colour grading **GREGOIRE AUSINA**, sound editing & mixing **ADAM WOLNY**, production manager **KATYA LARAISON**, commissioning editor ARTE France **NATHALIE VERDIER**, executive producers **ANNIE RONEY** & **SUE TURLEY**, associate producer FABRICE ESTEVE, produced by **CHRISTIAN POPP** & **NICK WARE**, international distribution **ARTE FRANCE**

YUZU Productions · SHOWTIME · arte · PROCIREP ANGOA · Co-funded by the European Union · Creative Europe MEDIA

GRAPHIC DESIGN : LOLA DUVAL

OFFICIAL SELECTION
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

OFFICIAL SELECTION
EDINBURGH
INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL
2017

OFFICIAL SELECTION
Il Cinema Ritrovato

BECOMING CARY GRANT

(Cary Grant, de l'autre côté du miroir)

UN FILM DE MARK KIDEL

85 minutes - France 2017 - N&B/Couleur - HD - 5.1

www.becomingcarygrant.com
#BecomingCaryGrant

CONTACT PRESSE À CANNES & FESTIVALS
Christian Popp
YUZU PRODUCTIONS
c.popp@yuzu-productions.com
www.yuzu-productions.com
Tél: +336 75 67 03 11

VENTES INTERNATIONALES
Céline Payot Lehmann
ARTE FRANCE
c-payot-lehmann@artefrance.fr
sales.arte.tv
Tél: +336 62 54 02 05

CONTACT PRESSE - Amérique du Nord
Cassidy Aquino & Marissa Burton
SHOWTIME
cassidy.Aquino@showtime.net
marissa.burton@showtime.net
Tél: +1212-708-1392 or +1 310-234-5222

Diffusion sur ARTE
dimanche 11 juin à 22h40 (version 52 minutes)
précédé du film *Charade* de Stanley Donen - Soirée spéciale Cary Grant

Contact presse ARTE : Agnès Buiche / Cécile Braun
Tél: 01 55 00 70 47 / 73 43 / a-buiche@artefrance.fr, c-braun@artefrance.fr

SYNOPSIS

BECOMING CARY GRANT révèle une face méconnue de l'un des plus grands acteurs d'Hollywood. Cary Grant est devenu une icône à travers les rôles qu'il a interprétés durant l'âge d'or du cinéma hollywoodien. Mais Grant était aussi un homme perturbé ; il s'est décrit lui-même comme caché derrière un masque, une façade, ne révélant jamais son être profond, ne permettant pas aux autres de le connaître vraiment.

Grant est né Archie Leach à Bristol, en Angleterre. A l'âge de 11 ans, son père fait interner sa mère en hôpital psychiatrique, sans le prévenir. Un sentiment d'abandon croît chez Archie, créant un vide, qu'il ne réussira à combler qu'au milieu de sa vie, lorsqu'il deviendra l'un des premiers à faire une thérapie sous LSD. Pendant plus de cent séances chez un docteur de Beverly Hills, Grant réexaminera sa vie et exorcisera ses démons. Après quoi, il déclarera : «enfin, je suis proche du bonheur».

Ce film utilise les propres mots de Grant, tirés de son autobiographie inédite, son histoire est ainsi racontée à la première personne. Les images du film ont en grande partie été filmées par l'acteur, la plupart n'ont jamais été montrées au public. Son regard cinématographique nous apporte une riche palette de personnalités, de lieux et d'images subjectives qui offrent une nouvelle lecture de son parcours personnel.

BECOMING CARY GRANT donne la parole à son amie Judy Balaban, qui ne s'était jamais exprimée à son sujet auparavant, au critique de cinéma David Thomson pour qui Grant est « le plus grand acteur de tous les temps » et au biographe Mark Glancy qui enrichit le film de ses recherches récentes. Le documentaire présente également des extraits de films avec Cary Grant, des films les plus connus – certaines comédies loufoques et les classiques d'Hitchcock – aux moins connus qui révèlent l'identité de l'acteur – *Rien qu'un cœur solitaire (None but the lonely heart), Pile ou face (Mr. Lucky)* ou *Grand méchant loup appelle (Father Goose).*

Les séances de prise de LSD rythment le film et emportent le spectateur, de l'enfance difficile de l'acteur à la joie de ses dernières années : sa paternité et son mariage avec sa cinquième femme, Barbara Jaynes, en passant par ses trente ans de gloire hollywoodienne.

Les mots de Cary Grant sont interprétés par le célèbre acteur Jonathan Pryce (*Game of Thrones, Wolf Hall, Pirates of The Caribbean, Tomorrow Never Dies, Brazil*). La musique du film a été composée et interprétée par les musiciens de Bristol, Portishead et The Insects.

BECOMING CARY GRANT n'est pas une biographie classique, c'est un film qui nous permet d'entrer dans l'intimité de Grant, d'explorer les profondeurs de son insécurité et de partager son voyage à la recherche de lui-même jusqu'à son accomplissement.

INTERVIEW AVEC LE RÉALISATEUR
MARK KIDEL

Qu'est-ce qui vous a poussé à faire un film sur Cary Grant au regard de tous les autres acteurs de l'âge d'or ?

Je n'ai pas choisi Cary Grant : c'est plutôt lui qui m'a choisi ! C'est le producteur Nick Ware, un fan de longue date de Cary Grant, qui m'a demandé si je serais intéressé de faire un film sur lui. Je ne suis pas un fan et je connaissais seulement quelques-uns des films pour lesquels il avait été la vedette, certaines comédies loufoques (*Screwball comedies*), les classiques d'Hitchcock et *Charade*. Je suis toujours ouvert aux nouvelles propositions qui me sont faites, et elles me conduisent souvent à des films très intéressants. Je m'épanouis en territoires inexplorés.

J'ai été intéressé par les origines de Cary Grant – la classe ouvrière de Bristol (la ville dans laquelle j'ai vécu ces 25 dernières années) – et son évasion extraordinaire de la province anglaise et sa conquête d'Hollywood. Tout cela après avoir perdu sa mère à l'âge de 11 ans. J'ai fait un certain nombre de films qui posent la question du poids de la célébrité dans le développement de sa propre identité. Dans *Boy Next Door* en particulier, j'ai voulu montrer la manière dont Boy George reniait l'essence même de sa sexualité durant la période de Culture Club. Il s'efforçait de rester «conforme» pour un public qui, même s'il adorait sa mise en scène transformiste, avait des préjugés homophobes.

J'ai commencé à me documenter sur Grant, et très vite je suis tombé sur un article dans Vanity Fair, écrit par Judy Balaban et Cari Beauchamp, *Cary in the Sky with Diamonds*. Elles décrivaient comment Grant s'est engagé trois années durant dans une thérapie intensive au LSD à la fin des années 1950. Judy Balaban avait été chez le même docteur à Beverly Hills et a décrit les séances très scrupuleusement. Plus tard, Cary Grant a écrit une autobiographie dont quelques extraits seulement ont été publiés dans des magazines féminins. Il racontait comment sa cure au LSD l'avait libéré des expériences traumatiques de son enfance, et comment elle lui avait permis de revivre sa vie entière à l'occasion de la centaine de «trips» qu'il avait effectuée au plus fort de sa crise de la quarantaine. J'ai tout de suite vu la possibilité d'utiliser les flashbacks au LSD comme un moyen de raconter son histoire, mais je n'avais aucune idée de comment je représenterai cela sans tomber dans le cliché. Lorsqu'on a découvert les films en couleur qu'il a tournés à la fin des années 1930 en 16mm, j'ai eu la solution.

De nombreuses personnes ne se doutent pas que Cary Grant a pris du LSD. Cela contraste tellement avec son image publique. Qu'est-ce qui l'a conduit à en prendre ?

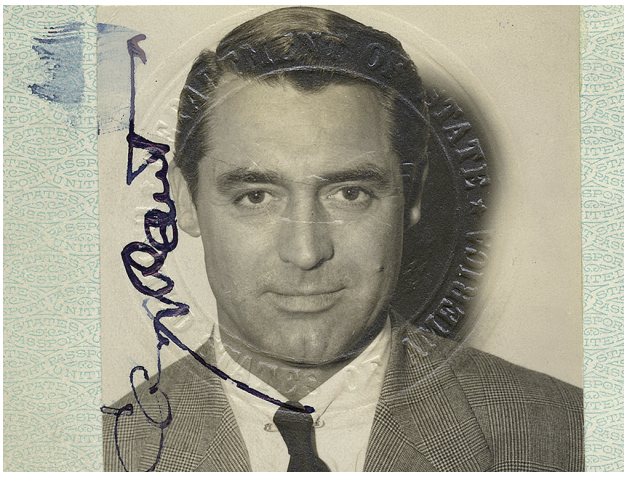
Ce n'est jamais facile d'expliquer pourquoi les gens font certaines choses. Les motivations sont complexes. Le LSD comme outil thérapeutique miracle était très en vogue dans les années 1950 en Californie, bien avant qu'il devienne une drogue récréative et un enjeu politique. Cary Grant a pris du LSD en partie pour gérer le stress provoqué par le le simulacre d'être la star paisible et débonnaire que tout le monde aimait. Il n'a jamais vraiment abandonné Archie Leach, l'enfant de Bristol qu'il a été. Il essayait également de résoudre son incapacité à faire confiance aux femmes et à établir avec elles une relation de longue durée. Il luttait contre un sentiment de grande insécurité face aux femmes, qui l'habitait depuis la période où sa mère avait disparu, du jour au lendemain, sans explication. Il a d'abord cru qu'elle était morte, alors que 21 ans plus tard, il découvrait qu'elle avait été internée à l'hôpital psychiatrique local pour troubles obsessionnels compulsifs et soupçons exacerbés envers l'infidélité d'un mari coureur de jupons.

Originaire de Bristol, il est devenu plus tard citoyen américain. Quelle était la place de sa famille et de sa ville natale ?

Il était, comme beaucoup d'émigrés, profondément ambivalent au sujet de sa ville natale. Il était profondément ambitieux, très courageux, déterminé à réussir. La vie et l'image qu'il s'était construites à Hollywood ne faisaient pas bon ménage avec ses racines. En cela, il n'est pas différent de Charlie Chaplin, Noel Coward, Alfred Hitchcock ou d'autres prolétaires britanniques qui se sont réinventés aux États-Unis. Cependant, il écrivait régulièrement à son père, et par la suite à sa mère lorsqu'ils reprirent contact. Il lui rendait également visite à Bristol. Mais il ne voulait en aucun cas que la seule personne au monde à l'appeler encore «Archie» lui rende visite à Hollywood. Il l'a donc tenue à distance.

Certains des meilleurs réalisateurs avec lesquels il a travaillé, en particulier Cukor et Hitchcock, ont perçu quelque chose de son passé, telle l'insécurité qui le menait à revendiquer constamment qu'il était Cary Grant et non pas Archie Leach. Il s'est trouvé au plus près de ses origines dans *Rien qu'un cœur solitaire (None But The Lonely Heart),* un film des années 1940 écrit et réalisé par son ami socialiste Clifford Odets. Ce n'est pas le Cary Grant que la plupart des fans adulent. Dans ce rôle sombre, il n'a rien de paisible ni de débonnaire.

Son origine prolétaire peut être décelée de manière plus subtile: Cary Grant a souvent joué un gentleman, mais toujours en restant simple, et sans se prendre plus au sérieux. Son immense popularité est beaucoup due à cette qualité «démocratique». Il a toujours été l'un d'entre nous.



Les images privées utilisés dans le documentaire ont presque toutes été filmées par Cary Grant lui-même. Comment les avez-vous abordées et que révèlent-elles de sa personnalité ?

Je me souviens vivement de ce que j'ai ressenti lorsque j'ai visionné pour la première fois ces trois heures de prises de vue que Cary a tourné vers 1938-1941. La plupart ont été filmées en 16mm couleur, d'une qualité quelque peu délavée, ce qui leur donne une aura de rêve. J'ai immédiatement senti que ces images uniques et très personnelles nous aideraient à évoquer le voyage intérieur qu'il a entrepris avec le LSD. Je les ai rarement utilisées en tant qu'illustration biographique, de sorte que les personnes qui y figurent n'ont pas besoin d'être identifiées. Ces films évoquent son propre monde et les images projetées par sa mémoire et son inconscient. Un certain nombre de thèmes récurrents suggèrent des leitmotivs qui l'ont construit ou qui l'ont touché en particulier. Les femmes, charmées par l'homme à la caméra, s'offraient à son regard cinématographique, dévoilant sa présence masculine. Personne n'utilise une caméra sans révéler des pensées et des désirs inconscients – surtout lorsque celle-ci est utilisée comme une sorte de carnet de notes, ou un journal intime. Je me suis rendu compte, après ma première intuition, que ce matériau était également pertinent dans le sens où il était authentique par rapport à la psyché et à la vie intérieure de Cary Grant. En plus des femmes omniprésentes, on trouve de nombreux plans de bateaux, comme si ces bateaux, qui le faisaient rêver enfant, symbolisaient en quelque sorte la possibilité de se réinventer sur des rivages lointains. J'ai été rassuré quand Barbara Jaynes, la cinquième épouse de Cary, m'a dit après avoir vu un montage du film, qu'il avait toujours été très ému par les bateaux, particulièrement quand ils s'éloignent du quai.

La tâche la plus complexe consistait à trouver un moyen d'intégrer non seulement ces images privées mais aussi des extraits de films de fiction, de sorte à ce qu'ils dialoguent et résonnent pour révéler quelque chose sur la psychologie de Grant. Il est commun que les grands acteurs soient souvent choisis pour des scénarios qui font écho à leur vie intime – parfois seulement parce que le réalisateur ou le producteur en a eu une intuition.

Grant était un esthète. Et pas seulement pour le choix de ses vêtements et des objets d'art qu'il achetait. Il a tourné ses films avec un sens indéniable du cadre : dans presque tous les plans de ces trois heures d'images, son cadrage est très beau. Quand il tourne la caméra, il sait exactement où commencer et où finir. Ces images étaient un véritable cadeau pour nous !

A quel point pensez-vous que Cary a créé son personnage pour l'écran, et quelle a été l'influence des réalisateurs avec lesquels il a travaillé, tels que Hitchcock, Hawks et McCarey ?

L'élaboration de son personnage est un processus très complexe. Cary lui-même a quelque peu parlé et écrit dans son autobiographie inédite de l'influence de certains acteurs de cinéma et de théâtre sur son jeu. Il a appris le timing avec le vaudeville, et en a enrichi son jeu pour l'écran. Il a adopté un accent et un comportement empruntés aux acteurs britanniques, tel que Noel Coward, qui singent l'élite britannique. Il était naturellement charmant et avait un grand sens de l'humour – tous ceux qui l'ont connu l'ont mentionné. Mais comme d'autres nous l'ont dit, il avait un côté dépressif, il était clairement inquiet, même derrière le masque de Cary Grant. C'est cette inquiétude – et cette vulnérabilité – qui contribuent, selon moi, à le rendre unique parmi ses pairs. Leo McCarey, selon le biographe Mark Glancy, était un modèle de gentleman distingué, avec une touche de simplicité américaine. Hawks et Hitchcock, de manière différente, ont joué avec l'inquiétude perçue en Cary Grant, et, avec l'aide de l'acteur, ont créé un personnage charmant, cruel, imprévisible et pourtant immensément attachant.

Ce qui me semble évident, c'est que Cary était souvent choisi dans des films qui lui offraient l'opportunité de refléter ses qualités intérieures, la tourmente qui minait sa façade distinguée et enjouée. En ce sens, je ne suis pas sûr que l'on puisse parler uniquement de travail conscient, de sa part ou de celui des réalisateurs. Tous procédaient intuitivement, jouaient avec créativité de ce qui se trouvait devant eux.

David Thomson, le critique de film qui apparait dans le documentaire, appelle Cary Grant « le plus grand acteur de tous les temps ». Après avoir fait ce film, comprenez-vous pourquoi ?

David Thomson parlait du jeu minimaliste de Cary Grant, du fait que l'acteur avait compris qu'à l'écran, le moins est toujours un plus, que ce soit au niveau du langage corporel, comme des expressions faciales. Dans le vaudeville et au théâtre, Archie Leach avait appris à amuser la galerie, exagérant ses mouvements, sa mimique et le ton de sa voix, afin d'atteindre le public dans son ensemble. Quand il a commencé à jouer au cinéma, il s'est rendu compte que le jeu théâtral ne rendait pas bien à l'écran. Le jeu théâtral transporte à l'écran des clichés et caricature plutôt que de montrer la multitude des émotions humaines d'une manière authentique, crédible et engageante. L'évolution de son jeu de *Singapore Sue*, son premier rôle au cinéma, aux comédies loufoques est extraordinaire. Il n'était pas évident de voir au départ ce dont il serait capable par la suite.

David Thomson soutient que l'intériorisation instinctive mais « immensément intelligente » des émotions de Cary Grant – vivant l'instant plutôt que de le projeter au sens littéral du terme – a ouvert la voie à la Méthode, au naturalisme de Brando et d'autres.

Vous avez choisi de ne pas parler des rumeurs qui disent que Cary Grant était gay, ou de sa longue amitié avec Randolph Scott. Pourquoi cela ?

Nous avons beaucoup réfléchi là-dessus, et dans la première et plus longue version du film il y avait une séquence à propos de la relation de Cary avec Randolph Scott, avec qui il a partagé une maison dans les années 1930. Il y avait de nombreuses rumeurs à propos de l'homosexualité de Cary, mais il y a eu des rumeurs de ce genre sur bon nombre d'autres stars hollywoodiennes. Il y a des photographies connues, très présentes sur le web, de Cary avec Randy, ressemblant à un couple homosexuel. Mais comme notre consultant sur le film, l'historien Mark Glancy, l'a démontré, elles ont toutes été prises par la Paramount, à une époque où l'homosexualité était illégale aux États-Unis. Les photos figuraient pour l'essentiel dans des magazines de fans, destinés presque exclusivement à un lectorat féminin. Les titres parlaient des deux hommes comme de célibataires en manque de femmes. Cary a grandi, de 14 à 22 ans, avec des hommes, lorsqu'il était en tournée avec les acrobates et plus tard dans les troupes de vaudeville. Il était très à l'aise entouré d'hommes, et après Randolph Scott il y a eu d'autres hommes avec lesquels il a entretenu des amitiés durables et proches, comme le millionnaire Howard Hughes.
Mark Glancy est lui-même homosexuel, et ouvert d'esprit concernant l'homosexualité. Il est clair pour lui que Cary aimait réellement les femmes : ses films personnels montrent beaucoup de jeunes femmes souriant à l'homme derrière la caméra, qui ne filme presque jamais des hommes en maillot de bain, mais très souvent des femmes légèrement vêtues.

On nous a continuellement demandé « était-il gay ?», presque toujours comme première question. J'ai perçu dans ces questions une sorte de lascivité, mais aussi d'une certaine manière le souhait de déconstruire l'image parfaite de l'acteur, comme s'il s'agissait d'une question à connotation légèrement homophobe. La vérité sur cette interrogation est que nous ne le savons pas. Il n'a jamais écrit là-dessus dans son autobiographie, que nous avons presque exclusivement utilisée comme sa voix intérieure dans le film. Les femmes de sa vie – dont sa 5ème femme Barbara, mais aussi sa 3ème, Betsy Drake – étaient convaincues de son attirance sexuelle pour les femmes. Est-ce qu'il a eu des relations sexuelles avec des hommes ? Nous n'en avons aucune preuve. La question qui était importante pour nous était donc : « est-ce qu'une seule de ces relations importe tellement qu'elle peut changer notre approche narrative ?» La réponse était : non.

Qu'en est-il de la bande son originale ?

La musique est incroyablement importante pour moi, en tant que réalisateur – et en tant que cinéphile. Trop de bandes son, en particulier dans les documentaires sont utilisées comme remplissages, excessifs et sans aucune considération de ce que la musique peut avoir comme impact sur l'ambiance aussi bien que sur les émotions. *Becoming Cary Grant* est un film qui voyage au cœur des émotions profondes d'un homme au milieu de sa vie.

Je connais Adrian Utley de Portishead, et ses amis Bob Locke et Tim Norfolk de The Insects depuis assez longtemps. Nous vivons tous à Bristol, une ville non seulement connue pour la musique émergeante d'un courant follement artistique du début des années 1990 mais également pour son amour du cinéma. Je savais qu'Adrian est un véritable connaisseur de musique de film, de Bernard Hermann et John Barry à Ennio Morricone, et qu'il a écrit une nouvelle partition pour *La passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer. The Insects a un répertoire considérable en tant que créateur de musiques de films de fiction, d'animation et de documentaires.

En évoquant les trips à l'acide que Cary Grant a entrepris dans les années 1950, je tenais à créer et utiliser des images et de la musique qui devraient éviter les clichés de la musique psychédélique des années 1960. J'ai eu l'intuition qu'Adrian et The Insects pourraient facilement créer une musique rêveuse et dramatique à la fois. Ce n'est pas pour rien que la musique qu'ils faisaient au début des années 1990 était appelée « trip-hop ».

Au dernier étage de son studio de Kingsdown, Adrian a créé plusieurs drones hautement évocateurs, qui utilisés à travers le film avec la bande son des Insects, n'ont qu'un ton légèrement narratif.

En plus de cette musique originale, j'ai choisi trois pièces maitresses de la musique classique, qui interviennent à des moments cruciaux du film et de la vie de Cary : les mouvement lent du Concerto pour Piano No. 23 de Mozart – un morceau magnifique de mélancolie - accompagnent le moment où nous apprenons la disparition de la mère de Cary lorsque celui-ci est âgé de 11 ans. Quand Cary réalise finalement, après des mois de thérapie, que ses problèmes avec les femmes sont largement causés par son manque de confiance et son incapacité à recevoir ou à donner de l'amour, j'ai choisi la très émouvante Sarabande de la Suite pour orchestre No 2 de Bach, avec la douceur cathartique de son solo de flûte. Vers la fin du film, quand nous apprenons l'accomplissement de Cary en tant que père, grâce sa fille bien aimée Jennifer, j'ai utilisé le mouvement lent du Concerto pour piano de Rachmaninov. Empli d'émotions limpides, je l'ai écouté car je savais que le Docteur Hartmann la passait souvent aux patients à qui il donnait du LSD.

REALISATEUR MARK KIDEL

Mark Kidel est réalisateur, écrivain et critique musical. Il travaille principalement en France et au Royaume-Uni. Ses réalisations les plus récentes sont "The Juilliard Experiment" (2016) "L'Île aux 1000 violons" (2015), "L'Angleterre de Martin Amis" (2014), "Elvis Costello : Mystery Dance" (2013), "Road Movie: la musique de John Adams (2013) et Colouring Light : Brian Clarke – An Artist Apart (2011).

Ses portraits documentaires ont porté sur les pianistes Alfred Brendel et Leon Fleisher, Ravi Shankar, Balthus, Bill Viola, Norman Foster, Robert Wyatt, Tricky, Derek Jarman, Boy George et les compositeurs Varèse et Xenakis.

Il a également travaillé sur des thématiques plus variées comme la musique africaine, la mélancolie, l'expérience de la mort à l'hôpital Laennec et sur une série sur l'architecture et l'imaginaire.

Il a par ailleurs abondamment écrit sur la musique dans les magazines britanniques spécialisés les plus connus et cofondé le festival de musiques du monde WOMAD aux côtés de Peter Gabriel.

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

So You Wanna Be A Rock'n'Roll Star (1975)
Rod the Mod has Come of Age (1976)
New York: The Secret African City (1989)
Le Paris Black (1990)
Kind of Blue: An Essay on Melancholia and Depression (1994)
Boy Next Door: Boy George (1994)
Naked and Famous: Tricky (1997)
Alfred Brendel: Man and Mask (2000)
A Hospital Remembers (2000)
Ravi Shankar: Between Two Worlds (2001)
Paris Brothel (2003)
Bill Viola: The Eye of the Heart (2003)
Mario Lanza; Singing to the Gods (2005)
Hungary 1956: Our Revolution (2006)
A Journey with Peter Sellars (2007)
Soweto Strings (2007)
Set the Piano Stool on Fire (2010)
Road Movie: la musique de John Adams (2013)
Elvis Costello: Mystery Dance (2013)
L'Angleterre de Martin Amis (2014)
L'Île aux 1000 violons (2015)
The Juilliard Experiment (2016)

GENERIQUE

Un film de	Mark Kidel
Ecrit par	Mark Kidel avec Nick Ware
Montage	Cyril Leuthy
Direction de la photographie	Jean-Marie Delorme
Musique	The Insects et Adrian Utley
Montage postproduction	Andrew Findlay
Etalonnage	Grégoire Ausina
Montage son et mixage	Adam Wolny
Conseiller éditorial	Mark Glancy
Les mots de Cary Grant sont interprétés par	Jonathan Pryce
Documentalistes	Joan Cohen & Tim Jordan
Coordination des archives	Eugénie Gaubert
Décoratrice ADC	Valérie Valéro
Directrice de production	Katya Laraison
Producteurs	Christian Popp & Nick Ware
Executive producers	Annie Roney & Sue Turley

A SHOWTIME DOCUMENTARY FILM

Produit par	YUZU Productions
en coproduction avec	ARTE France
en association avec	ro*co films productions
Distrbution internationale	ARTE France

© YUZU Productions - ARTE France - 2017

YUZU PRODUCTIONS

YUZU Productions est une société créée en 2012 par Fabrice Estève et Christian Popp, dont la ligne éditoriale, éclectique, s'articule autour d'œuvres (TV, cinéma, transmédia) singulières et ambitieuses, souvent d'ampleur internationale, portées par un regard d'auteur, principalement dans les genres documentaire, en s'ouvrant progressivement à la fiction et à l'animation.

Depuis notre création, nous avons produit 12 documentaires et trois courts métrages dans des champs très variés, majoritairement en coproduction internationale (Allemagne, Espagne, Suisse, Belgique, Pays-Bas, Chine, Brésil, Etats-Unis...), dont le long métrage FREE TO RUN est sorti en salles au printemps 2016 en Europe et aux Etats-Unis. Plusieurs de nos films ont été sélectionnés et primés dans des festivals internationaux. YUZU Productions a été nominée en 2015 au Prix du producteur documentaire de l'année par la Procirep.

BECOMING
CARY GRANT